

Climaterie [fin]

Autor(en): **Eekhoud, Georges**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **20 (1952)**

Heft 8

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569549>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Soir de *P*aris

*Donc sans foyer, sans même vingt ans, sans espoir
Echouant dans quelque vague centre d'accueil,
Partageant mon taudis sans vouloir être poire,
Avec toi je n'ai pas été dur de la feuille.*

*Dans le jour on dormait et l'on sortait le soir
Pour faire, dans Paris, aux gars, des clins d'oeil;
Dans les bars chics ou pas très chics on allait boire
Sans trop compter ce qui resterait au portefeuille.*

*Et puis nous revenions, bras-dessus, bras-dessous,
C'était mes meilleurs moments, mais sachant mentir,
Puisque tu ne voulais que des brunes, des rousses;*

*Et des blondes. Je fus très brave, il faut le dire,
Et par AMOUR pour toi j'ai fait tous les bordels,
Tu n'aimais que la femme et moi*

C. R.

CLIMATERIE

par Georges Fekhoud

(suite)

Ce conte, qu'Fekhoud a dédié à Emile Verhaeren, est sans doute l'un des plus beaux récits que nous connaissons de lui. Il fait partie des «Communions», parues aux éditions «La Connaissance», 9, Galerie de la Madeleine à Paris.

Sans répondre, Percy consulte furtivement la physionomie de Kehlmarck, s'attendant peut-être à une prière, à ce qu'il joignît ses plaintes à celles de celui qui venait de parler, mais bien qu'Henri eût déjà de l'eau jusqu'aux mollets, il restait crâne et ferme, assis sur son banc, sans daigner adresser la moindre prière à cette grosse brute d'Anglais. Ce mépris exaspéra la rage de William. Et il accéléra les efforts, pour hâter une catastrophe qu'il souhaitait, qu'il appelait à présent de toutes les forces de son âme bouillante. Il s'essoufflait mais chantait encore, basculait avec rage, précipitait le roulis.

Tout à coup la barque chavira et tous trois se trouvèrent dans l'eau. D'un coup de pied Percy envoya l'embarcation à plusieurs mètres de là; puis royal nageur, riant à gorge déployée au risque de boire force tasses, il se mit à tirer sa coupe vers le rivage. Le troisième, nageur presque aussi exercé, le suivait à peu d'intervalle. Quant à Kehlmarck, il était descendu une première fois à fond pour remonter aussitôt à la surface, mais sans parvenir à se maintenir au-dessus de l'eau: avant d'enfoncer de nouveau, il eut le temps de voir les deux autres s'éloigner, les rives lui parurent désespérément lointaines aussi, et un cri allait lui sortir de la gorge, lorsqu'il se sentit sombrer une seconde fois.

Percy touche au rivage. Tout fier de son équipée, dans sa joie à l'idée du tour qu'il vient de jouer à ce petit fesse-cabiers, il ne s'est pas arrêté un instant à la supposition que son ennemi ne sût pas nager! Il n'était pas admissible à un nageur comme Percy que quelqu'un ignorât les secrets de la natation. Et comme lui et comme leur compagnon, le petit Flamand en serait quitte pour un bain froid.

Au moment d'atterrir, William se retourna pour jouir de la drôle de tête que ferait le gringalet qui s'essoufflait sans doute à le suivre à quelques brassées de là, lorsqu'il aperçut, à l'endroit où ils avaient sombré, des bras qui battaient au-dessus de l'eau, puis qui disparurent en dessous avec le reste du corps, sans doute pour ne plus remonter à la surface.

L'issue fatale que pouvait avoir sa prouesse jaillit pour la première fois à l'esprit du jeune Evansdale. Aussitôt, il se porta au secours de Kehlmarck, toute sa générosité foncière, son altruisme lui angoissant le cœur, résolu à rester lui-même dans l'étang plutôt que d'y laisser son ennemi. Il parvint à le repêcher et à le ramener sur la rive: Henri ne donnait plus signe de vie. Affolé, William l'étreignit dans ses bras et ruisselants tous deux, le sauveteur aussi blanc, aussi glacé que le noyé, il courut jusqu'à la maison, portant dans ses bras ce corps inanimé dont la tête ballottait sur son épaule.

Henri de Kehlmarck ne devait reprendre entièrement connaissance qu'après plusieurs semaines de délire, de veilles moitié lucides où les choses réelles qui se passaient autour de lui se confondaient avec les hallucinations.

Ainsi, un jour, il lui sembla entendre un fracas de portes battues, un tonnerre ébranlant toute la maison, une ruée de barbares montant à l'assaut, un hourvari de prison qui se vide, des trépignées dans les escaliers, un culbutis de malles et de coffres traînés à travers les corridors, dégringolant, cahotés de marche en marche jusqu'au bas, et cela en dépit d'appels, de commandements irrités, de graves injonctions essayant de dominer ce tumulte panique.

Et à cette tourmente succédait un total, un absolu silence, un silence tellement implacable et sépulcral qu'en se prolongeant il finit par mieux réveiller Kehlmarck que ne l'aurait fait une explosion.

Le malade, les yeux ouverts, voyait enfin. Ses sens très affûtés interrogeaient les ambiances. Au dehors pas un bruit, pas un murmure dans le château. De l'immobilité, du calme, presque du vide.

Peu à peu Kehlmarck acquit la certitude que le plein hiver était venu et qu'il remplissait le vallon, ensevelissait les collines, capitonnait la glace

de l'étang d'une couche de neige tellement épaisse qu'elle étouffait les moindres sons de la campagne.

Mais pourquoi faisait-il tout aussi morne, peut-être plus léthargique encore dans cette maison d'ordinaire si tapageuse? Les autres fois qu'il était arrivé à Kehlmarck d'être malade et de garder la chambre, il percevait, pendant le jour, mille rumeurs intermittentes et variées trahissant la présence d'une nombreuse communauté. Le pensionnat respirait. La vie y abondait, véritable fermentation, comme dans une ruche ou une volière. Depuis le matin jusqu'au soir c'était, aux commandements de la cloche, des ruées d'une classe à l'autre. La psalmodie des leçons lui arrivait par bribes, par sentences graves et dolentes qui le berçaient à leur austère cadence. Puis il sursautait aux déchaînements de la récréation, à la frénésie des athlétiques parties de jeu engagées sous ses fenêtres, au tollé des contestations et aux hurrahs des triomphateurs.

Et les nuits d'été, outre les bruits de la campagne, amortis et pour ainsi dire tamisés par les moustiquaires enchâssées dans les croisées ouvertes — mourant clapotis des jets d'eau, cascadelles arpégées du ruisseau alimentant le lac, flûtes des crapauds pâmés au bord de leurs cavernes, — ses insomnies surprenaient le souffle de toute cette adolescence distribuée, autour de lui, dans une enfilade de chambres et dont la présence, le fluide, finissait par transsuder à travers les parois. Ou, guidés par des plaintes échappées à l'alarme d'un somnambule, c'étaient les pas vigilants d'un maître faisant sa ronde et arpentant le long couloir abbatial.

Mais à présent, qu'il fût jour ou qu'il fût nuit, il ne percevait plus rien. Pourtant il n'était pas devenu sourd car s'étant parlé et quoiqu'il n'eût fait que chuchoter, il s'entendit parfaitement et même sa voix résonnait si clairement qu'elle en devenait presque cruelle. Que signifiait alors cette paix lugubre, cette accalmie jalouse entretenue autour de lui comme autour d'une morgue?

Il se rappela — était-ce un souvenir de la vie ou du rêve — les dernières minutes qu'il avait passées avec ses semblables. C'était, dans une barquette sur l'étang du château, Kehlmarck assis vis-à-vis de William en train de ramer. Soudain, d'un geste résolu, l'Anglais jetait les avirons et se mettait debout. Sa belle figure d'ivoire antique, un peu convulsée par du dépit, de la menace dans ses yeux d'aigle, le béret renversé en arrière, en manches de chemise, sa culotte de velours feuilles mortes bridant sur ses jambes sculpturales, les genoux un peu ployés, les jarrets fléchis comme dans les mouvements du patineur. A ces secousses la barquette penchait à droite puis à gauche, et le lit de Kehlmarck répétait les oscillations de la barquette. Percy chantait d'une voix rauque et saccadée. Ses yeux brillaient, effrayants, presque sinistres, et fouillaient avidement ceux de Kehlmarck. Subitement les infernales prunelles s'éteignaient avec le dernier son de la sarcastique barcarolle. La barquette, plutôt le lit, s'abîmait sous du froid et du glauque. Un éblouissement, une suffocation. Que s'était-il passé ensuite? Que devenait Percy?

Combien de fois Kehlmarck avait-il fait ce rêve et s'était-il réveillé en clamant le nom de son naufrageur, quand, un jour, d'insolites lamentations répondirent à son appel de détresse, des gémissements sans fin montèrent comme l'inondation et saturèrent de leur désespoir les étages

voués au funèbre silence? Des voix inconnues, des voix de femmes auxquelles se mêlaient un bourdonnement apitoyé, des exhortations évangéliques mais si timides, plus impuissantes encore que les ordres qui avaient tenté de dominer le sabbat de l'autre jour. Seules, Rachel et Niobé pouvaient se lamenter ainsi! L'une de ces femmes ne s'était-elle pas écriée: «William! William!» avec une compassion intense pour celui que Kehlmarck venait de maudire.

Et après cette rafale de détresse, un silence plus lugubre que jamais reprit possession du Bodenberg-Schloss. A cette obsédante et presque asphyxiante torpeur Kehlmarck eût préféré ce choeur atroce des femmes mystérieuses, même la voix trop lancinante de celle qui plaignait le cruel Percy...

Kehlmarck entendit la porte de la chambre s'ouvrir doucement; quelqu'un lui tâta longuement le pouls et, penché sur son lit, ce visiteur l'interrogeait avec sollicitude:

— Comment vous sentez-vous, mon petit ami?

Effaré, Kehlmarck se redressa sur sa couche et reconnut le médecin de la pension:

— Mais je me sens vivre, docteur!... Ai-je donc été plus malade que les autres fois?

— Ah, oui! Nous avons craint surtout que vous ne devinssiez plus malade encore. Heureusement tout s'est bien terminé... Savez-vous que vous êtes plus solide que tous nous le croyions ici... Ah! vous serez bien surpris d'apprendre... Mais, motus! Assez de paroles aujourd'hui... Dormez!... Demain nous causerons plus longtemps...

Henri de Kehlmarck aurait eu tant de questions à poser au docteur: «Que devenaient les camarades? Pourquoi n'a-t-il vu personne? A-t-il rêvé ce funèbre silence deux fois interrompu par d'inoubliables tempêtes?»

— Eh bien, lui raconta le docteur le lendemain, les élèves ont été renvoyés dans leurs familles. L'institut est licencié depuis trois semaines. Cinq de vos condisciples sont dangereusement atteints du typhus: Raymond Daniels, Emilio Boratello, Fritz von Achenbach, Valère Chrétien et William Percy...

— William! Malade du typhus!

— Et plus grièvement encore que les autres. Leurs malheureuses mères ne quittent plus leur chevet. Lady Evansdale, surtout, fait peine à voir!... Ah! vous avez de la chance! La hideuse maladie n'a pas voulu de vous et vous en avez été quitte pour un simple refroidissement causé par le bain forcé que William vous fit prendre dans l'étang...

— Comment! Ce plongeon, cette noyade, l'aventure de la barque! C'est donc vrai!

Et Kehlmarck exulte: William, son bourreau; William, l'invincible, le lutteur que nul ne parvenait à tomber, a enfin trouvé son maître! Impossible de feindre de la pitié pour ce malade. Henri réservera sa compassion pour les quatre autres. Aussi ce William l'avait trop persécuté. Il n'oubliera jamais de quels yeux sataniques Percy le couvait sur l'étang; de quel regard d'aigle, prêt à fondre sur sa proie, il tentait de le fasciner. Non, l'Anglais fût-il à l'agonie, qu'Henri ne parviendrait à le plaindre, à lui pardonner!...

Vous ne lui en voulez plus sans doute à ce pauvre William! poursuit le docteur. Savez-vous — non, vous ne savez pas — qu'après vous avoir plongé dans l'étang, c'est lui qui vous en a retiré au moment où vous alliez périr... C'est lui qui vous a transporté dans votre chambre, couché dans votre lit, déshabillé, frictionné, réchauffé entre ses bras, enfin rappelé à la vie! Vrai, il vous a même fait revenir de loin! Et durant votre évanouissement, il se montrait si désolé, si repentant, que nous éprouvions encore plus de pitié pour son état que pour le vôtre. Il a même fallu l'entraîner de force, car, atteint déjà par la fièvre, il s'obstinait à demeurer auprès de vous et il n'est sorti de votre chambre que pour s'aliter à son tour...

A cette révélation, l'âme de Kehlmarck franchit d'un essor fulgurant l'abîme séparant deux mondes de sentiments opposés. La nouvelle de la maladie de l'Anglais l'avait surpris, mais celle-ci le bouleversa jusqu'au tréfonds de son être:

William, son mortel ennemi, l'a sauvé!

William a témoigné du remords de son action malicieuse. Lui, le hautain, le fanfaron, le bravache qui se moquait de tout et n'aurait jamais avoué son tort, s'est désolé et repentant au point de succomber lui-même. Soudain et pour jamais s'efface l'image méchante de William Percy, debout dans la barquette, telle qu'elle avait hanté et obsédé le délire de Kehlmarck. La douceur du pardon lénifie l'âme vindicative du jeune Anversois et la sature d'une impérieuse sympathie, d'une presque cuisante tendresse, mais aussi d'une inquiétude plus poignante que celle qu'engendre la jalousie. Il se préoccupe sans cesse des phases de la maladie du jeune lord. Sa sollicitude entière se concentre sur lui. C'est à peine s'il s'informera des autres.

Par un étrange caprice de l'organisme humain il se trouva que l'accident qui avait failli enlever Kehlmarck déterminait la crise salutaire, la réaction si longtemps souhaitée par les siens. Non seulement une rapide convalescence lui rendit ses forces anciennes mais il se surprit à grandir, à se carrer, à gagner des muscles, des pectoraux, de la chair et du sang.

Ironique et bizarre corrélation: la métamorphose de Kehlmarck coïncide avec le déclin et l'imminente éclipse du plus victorieux adolescent qui ait réjoui la communauté de Bodenberg-Schloss! Le jour où Henri put descendre pour la première fois, les typhoïdes se trouvaient dans l'état le plus critique et on ne conservait plus le moindre espoir de sauver William Percy.

Aussi, lorsque Kehlmarck s'assit à table avec les mères des malades, elles semblèrent lui en vouloir de sa guérison.

Depuis six mortelles semaines ces femmes, venues de pays différents, rapprochées par une même catastrophe, solidaires dans une affliction commune, martyres réunies dans la même prison avant de recevoir le coup de grâce, trouvèrent dans la communion du malheur le poignant et douloureux langage des bouches convulsées, des yeux humectés, des joues ravinées, du visage qui se décompose et du corps entier ployant sous la Croix. Elles ne se rencontraient même à table que pour se prodiguer de mutuels conforts et, après avoir entamé à peine les collations

légères que leur prescrivait le médecin, elles remontaient spectrales, à pas lents, s'arrêtant parfois afin de se soulager des pleurs qu'elles devaient cacher à leurs bien-aimés.

A la vue du jeune Kehlmarck, la physionomie de Lady Evansdale trahit une aversion atroce. Elle le couva d'un regard encore plus féroce que celui que lui avait jeté son fils, le jour de la noyade — d'un regard chargé de malédictions et d'anathèmes! Ce Flamand n'est-il pas la cause de l'agonie de William? De quel droit échappe-t-il au sort de ses camarades? Si quelqu'un était désigné pour une mort prématurée, c'était bien lui. Son aïeule même avait dû s'habituer à l'idée de le perdre. Et voilà qu'il ressuscite, qu'il commencera seulement à vivre pour de bon! Aujourd'hui, lui seul, dans ce château morne et déchu, atteste le renouveau. Ecrasé par la réprobation de ces deuillantes, comment Kehlmarck se ferait-il pardonner sa présence presque imprécatoire, sa dissonante santé!

Il crut en avoir trouvé le moyen: il demanda au directeur l'autorisation de relayer Lady Evansdale au chevet de William, résolu à sauver son ancien ennemi ou à contracter lui-même le mal et à mourir avec lui. Mais le directeur n'eut garde d'étancher cette soif d'immolation. L'aïeule de Kehlmarck comptait sur le climat salubre et l'hygiène de Bodenbergschloss pour rattacher à la vie, pour régénérer l'unique descendant d'une race illustre. Son Henri idolâtré était le seul enfant de ses enfants morts. Et c'est au moment où le directeur venait d'avertir l'aïeule angoissée du miraculeux avatar d'Henri, que le généreux enfant, dégoûté de cette vigueur inopinée, haletait après une contagion implacable. Tel un héritier dilapiderait, en un vertige de compassion, les trésors d'un héritage inespéré. Henri ne se rendit pas aux sages objections de son maître. Combien de fois, aimanté par un amour fanatique, n'essaya-t-il point de parvenir jusqu'à la chambre de William, aussi rigoureusement isolée qu'un navire en quarantaine? La vigilance des gardes-malades, les admonestations du directeur, voire les lettres éplorées de l'aïeule n'eussent point eu raison de sa folie sublime. Pour le proscrire que son apparition porterait le coup de grâce au patient.

Comment se déprenre de l'obsession du sacrifice! Kehlmarck tente de se replonger dans la lecture. A présent, quand il lui arrive de relire ses poètes favoris, ce sont les héros, les belles âmes, les archanges et les paladins surnaturels qu'il revêt de la noble figure du jeune seigneur anglais.

Avec le don d'adolescence il est venu à Kehlmarck une candeur, une ingénuité dont son âme trop réfléchie jusque-là ignorait la tiédeur et le velouté. Ainsi, une étrange nostalgie le reporte, lui, le contempteur des travaux physiques, vers les jeux où William avait excellé. Empli de sympathie, il se suggère la grâce, l'agilité, la vigueur membrue et l'adresse nerveuse du jeune Anglais. Il se réjouit au souvenir des prouesses et des tours de force accomplis par William. On dirait que tel est l'afflux affectif du malingre enfant d'autrefois pour son ancien tortionnaire qu'il s'efforce de lui ressembler, de lui faire honneur. Son âme, son désir tendent uniquement vers le vainqueur méconnu.

Oui, ce lourd garçon boucher, ce grossier abatteur, comme il l'appelaient autrefois, absorbe et détient toute sa pensée. Aussi, personne dans

cette maison, pas même Lady Evansdale, ne passera par des affres si cruelles en songeant à une suprême séparation.

Dire que c'est le barbare et implacable Percy qui l'a cherché au fond de l'eau, qui le pressa contre son coeur, éperdu de regrets, qui ranima ce corps frigide contre sa chair pantelante. Ce même Anglais dédaigneux et hautain, rebelle aux émotions, blasphémant toute souffrance, s'est penché maternellement sur lui pour river sa bouche sanguine et frémissante à ses lèvres déjà violettes, pour lui insuffler son haleine, pour accorder et stimuler à sa respiration les battements de coeur engourdi.

Cette santé florissante, cette force inattendue, cette sève juvénile, n'était-ce pas William qui la lui avait transmise dans son baiser rédempteur ! Et peut-être avait-il exhalé son âme en voulant conjurer la sienne et s'était-il tué en lui prodiguant la vie !

Et à force d'évoquer ce William, de songer au destin inique qui ravirait cette noble pousse humaine aux harmonies de la création. Henri de Kehlmarck s'éprend pour ce moribond d'une pitié pour ainsi dire expiatoire, d'une de ces tendresses exaltées que les païens convertis portaient au Dieu qu'ils avaient honni et blasphémé !

— Ah, se disait Kehlmarck, s'il revient parmi nous, je me ferai son émule, il trouvera toujours en moi le féal prêt à entreprendre avec lui les plus hardies équipées. Ce n'est plus moi qui boudrai aux péripéties des gageurs violentes. Avec quelles délices je m'évertuerai à ses côtés, m'attachant à sa fortune, me riant des crocs-en-jambe, des bourrades et des coups de pied. Comme je le seconderais, son partenaire fidèle dans les assauts courtois, son entraîneur dans les concours gymniques, son second et même ou remplaçant dans les contestations sanguinaires, les cartels à la boxe, au fleuret démoucheté et à la pointe de compas ! Je lutterais toujours, inséparablement, à ses côtés ; il serait ma cause et mon salut ! »

A ces perspectives, l'enthousiasme dilate sa poitrine, il se rengorge, ausculte de ses poings la solidité de son coffre, se cale sur ses haunches, admire et caresse ses biceps, rejette fièrement la tête en arrière, sourit dans la glace à ses prunelles martiales, à ses joues enflammées par une ardeur héroïque et, courant aux engins de gymnastique, il s'escrime de la massue, jongle avec des haltères, s'enlève comme un funambule, dans l'essor du trapèze !... Ah, qu'il lui tarde de revoir la saison des gageurs hardies et des tournois impétueux !

Mais la nature semblant atteinte, elle aussi, d'un hiver incurable, tournait en dérision les mirages de vaillance et de gestes leurrant la dévotion de Kehlmarck. Le givre continuait à aveugler les vitres, les brouillards houssaient de leurs funèbres tentures le château presque entièrement abandonné, la neige confondait la montagne, la forêt et la plaine. Décidément il n'y avait plus d'avenir pour ce pauvre collègue licencié. La vie le quittait sans retour comme elle allait renier William Percy qui avait été, lui, le foyer, le symbole, l'âme même de cette patriarcale et salubre maison brusquement convertie en un lazaret !

Alors Henri s'en voulait de retourner à la vie. Elle le bourrelait comme une usurpation. Il éprouvait le besoin de la cacher aux yeux des

mères, surtout à ceux de Lady Evansdale. Et dans cette maison des agonisants il ne trouvait plus de recoin assez noir, assez funèbre, pour y enterrer cette santé disparate. Du moment que le jeune Evansdale se mourait, à quoi bon lui survivre? Pourquoi l'éclosion d'une fleur isolée au milieu des frimas! Aube fallacieuse et dérisoire! Il s'épanouissait trop tard. Sans William l'existence serait superflue.

Oui, il en arriva même, dans l'affolement, dans l'acuité de son adoration pour William, à maudire la guérison des autres typhoïdes. A force de soins, de sollicitude presque surhumaine, leurs mères étaient parvenues à les reconquérir sur l'affreux mal qui les emportait.

Aussi, réconciliées avec la vie et le spectacle du bonheur, lançaient-elles à Kehlmarck des regards moins jaloux et moins hostiles: elles n'auraient bientôt plus rien à lui envier pour leurs garçons!

Elles avaient peine à se contraindre et à épargner à Lady Evansdale l'épanchement de la félicité que leur procurait le retour à la vie des êtres les plus chers! Il leur en coûtait de devoir se renfermer en sa présence dans un silence apitoyé et des attitudes de commisération, alors que l'espérance bouillonnante remettait leur cœur en fête. Leur félicité choquait au moins autant Henri que Lady Evansdale. C'est à peine s'il répondait à leurs avances amicales: il prêtait une oreille distraite et ennuyée aux nouvelles de plus en plus rassurantes de leurs enfants. En revanche, il témoignait à la mère de William une déférence quasi filiale et s'associait par un poignant silence et des regards pitoyables aux affres qui la consumaient. Cette sympathie n'avait pas encore désarmé la rancune de Lady Evansdale ou plutôt la malheureuse femme se renfermait trop dans sa désolante pensée pour accorder la moindre attention à la physionomie et aux actions d'autres êtres que son enfant. Elle n'avait même point remercié Kehlmarck lorsqu'il avait tant insisté pour veiller William avec elle.

Aussi, quel ne fut pas le ravissement d'Henri, lorsque le lendemain d'une terrible crise qui devait infailliblement entraîner le dénouement attendu, une lueur qui ressemblait à un sourire illumina les traits amaigris de Lady Evansdale et qu'elle attacha pour la première fois un regard bienveillant sur Kehlmarck. Et comme il s'informait du malade, elle lui apprit que contrairement à tout diagnostic, la nuit avait été bonne. Si la fièvre, brusquement coupée, ne reparaisait plus avant la fin du jour, William, pourrait échapper à la mort.

A cette perspective, l'émotion de Kehlmarck fut si forte qu'il éclata en sanglots et qu'il baigna de ses larmes les mains que Lady Evansdale lui abandonnait avec complaisance. Une félicité sans bornes lui sature la poitrine. Il est plus heureux que si on lui apprenait la résurrection de sa mère.

William vivrait!

Lady Evansdale perd à son tour la physionomie calvaïrienne de la madone sept fois percée au cœur. Elle participe de la jubilation des autres mères. Elle aussi a été plus forte que le mal. Elle aussi a donné une seconde fois le jour à son bien-aimé! Le deuil, la contrainte disparaissent pour de bon. Les cœurs aimants s'épanchent en de perpétuelles actions de grâces.

Déjà les quatre autres jeunes gens ont quitté leur chambre de douleur. Le château presque mortuaire se reprend à sourire, à vibrer de jeux et de chansons.

Les convalescents s'émerveillaient de la belle mine d'Henri de Kehlmarck. On aurait dit qu'à l'exemple de certaines fleurs il avait puisé sa force et sa sève dans un sol délétère et contaminé.

Quelle émotion délicieuse encore pour Kehlmarck en apprenant par Lady Evansdale que William s'était longuement informé de lui, de son ami Henri de Kehlmarck! Oui, il l'avait appelé son ami! Et en entendant parler de la métamorphose du chétif et maigre collégien d'autrefois, il s'était écrié plein de belle humeur: «Ah! s'il devient fort comme moi, je tâcherai de devenir savant comme lui. Nous nous compléterons l'un l'autre!»

Plus tard, quand sur sa demande Lady Evansdale lui lut quelques pages des poètes qu'il dédaignait avec une incompréhension de rustaud, — des poètes anglais cependant! — les grands favoris de Kehlmarck, William s'initia par sympathie aux beautés et au charme de ces poèmes et ne tarda point à partager la ferveur de son ami.

Il semblait qu'en échange de la vie physique qu'il avait transmise au noyé, Percy eût cueilli sur cette bouche de sagesse le premier ferment de la vie intellectuelle, la première révélation d'une existence et d'une mission autres que celles d'un bel animal, glorieux de sa chair et de ses muscles.

Quel événement quand l'Anglais sortit pour la première fois de sa chambre et descendit appuyé au bras de Lady Evansdale!

Averti de son approche, Henri le guettait, haletant, le coeur plus révolutionné qu'un tambour de bataille. Afin d'éviter au convalescent une émotion et une secousse trop fortes, les médecins et les maîtres avaient recommandé à ses camarades de modérer leurs transports d'effusion et de contenir l'excès de la grande joie éprouvée à le revoir sain et sauf.

Donc Kehlmarck s'efforçait de maîtriser les élans de son coeur, de mettre une sourdine à son allégresse frénétique.

Le voilà! Une figure appâlie, une forme spectrale, l'ombre du glorieux William Percy s'encadre dans l'embrasement de la porte. A l'autre bout de la grande salle, Henri, cruellement étreint dans chaque fibre, se compose un visage aussi calme que possible; il affecte d'être engagé dans une conversation indifférente avec les autres jeunes gens. Il essaie de continuer son discours, les paroles s'arrêtent net dans sa gorge. Pourtant, il s'impose de rester sur place, de river ses pieds au sol, mais ses prunelles convulsivement distendues dardent vers les yeux noirs de Percy, agrandis par la minceur du visage, des regards altérés de tendresse infinie — vers les yeux noirs de Percy tellement diaboliques le jour de la noyade et maintenant presque trop bons, trop caressants, fidèles à en devenir cruels, oui cruels à force de magnétisme affectif, pour celui-là même dont ils conjuraient le pardon, dont ils imploreraient la sympathie éternelle!


Percy, négligeant l'appui de Lady Evansdale, ouvre les bras à Kehlmarek qui n'ose pas, ébloui de bonheur, affolé par un vertige de tendresse, courir pour s'y précipiter. Mais comme William s'avance en trébuchant et, présumant trop de ses forces, chancelle sur le point de défaillir, Henri n'a que le temps de se ruer vers lui pour le soutenir, le presser contre sa poitrine, et il aspire à ses lèvres comme la consécration de la vie que son sauveur lui avait inhalée après l'avoir retiré de l'eau....

Au dehors, un souffle attiédi par le premier soleil d'avril écoule, aux joues blanches et rigides de la neige, des larmes d'espérance, des larmes de gratitude envers le printemps qui s'avance victorieux pour reprendre possession de Bodenbergschloss.

(fin)

Fireworks

by *André Cords*



Reimann looked down from the terrace of the hotel at the throng of bantering people in holiday spirits wandering slowly up and down the Beach Promenade at Scheveningen. The coolness of evening rolled in from the sea and the light faded into the dimness of twilight; the sound of music wafted from the casino. Farther out, on the almost-black sand, stood wooden scaffolds, from which hung intricate crowns, pin-wheels, suns and garlands composed of countless rockets and other cleverly arranged powder-capsules. Buses and street-cars continued to bring new groups of the curious from The Hague near-by. Families with many children took possession of patches of ground, yelling rascals thrashed through the crowds, groups of giggling girls made themselves conspicuous and gabbled over the boys' silly jokes. Rare were those alone and lonely — some lost and withdrawn into themselves, the others restless, wandering about until they should somehow perhaps come upon a clue, an objective.

Reimann saw all this and looked scornfully above and beyond it with a bored gaze. He had no desire to mix with the crowd; it would only make him feel solitary, ridiculous, perhaps disgusted.

Across the way someone had looked up — twice — and gone on. Reimann's roving glance caught sight of a slim figure passing by, a yellow-gray coat, blond hair which peeped out from under a slanting cap and disappeared at the nape of the slender neck. He braced his slender hands on the stone railing and leaned out. The stranger had stopped. Reimann's indifference was instantly gone; he was torn by an inner agitation, a sharp tension. Over there stood the blond youth looking up. Should he go down to him? But what would he say to him? No, it was impossible. The first gong had rung and soon he must go to dinner.